

S ROMPUS

topos recueillis par Caroline Benjo

paradoxalement dans ce film ce ne sont pas les plans les plus lents qui m'ont fait languir, ce sont les plus rapides. Quand on joue sur la durée et qu'on est soudain bref, on devient pauvre. C'est un paradoxe où l'ennui naît du "pas assez" et non du "trop".

Sur un film comme *La Maman et la Putain* qui est un exercice très éblouissant d'utilisation de la durée, il y a une façon assez rare de laisser la bride large à un personnage et de lui permettre de complètement se déployer jusqu'à exprimer son essence et au delà de son essence. Cela tient au talent particulier d'Eustache mais également au contexte de l'époque : on ne tenait pas à être efficace, économique. Maintenant le cinéaste doit tenir sa durée, doit tenir son coût, le cinéma est beaucoup plus angoissé.

Je suis allé voir l'autre jour *Spartacus* de Kubrick. C'est un film d'un autre siècle, qui traîne, change de registre huit fois, utilise tous les genres. Bref c'est un gros éléphant qui se promène. Aujourd'hui c'est inconcevable. L'équivalent de nos jours de ces gladiateurs d'hier ce serait *Robocop*, un film programmé, haché, coupé, au millimètre de seconde.

LE DON D'ÉTIRER ET DE RAMASSER

Hitchcock a le don d'étirer et de ramasser : mais de ramasser ce qui traditionnellement s'étire et le contraire. Il prend vraiment la perception du temps à rebours. C'est le grand

cinéaste à la fois de l'ellipse et de la dilatation. Les cinéastes qui n'ont que le don d'étirer sont déjà plus gênants; on a besoin d'accélération et de désinvolture, on a besoin de ruptures. Wenders, qui n'a ni l'un ni l'autre, prend au pied de la lettre sa durée et parfois coule avec elle.

C'EST DANS LE MANIEMENT DE LA DURÉE QUE LA GRÂCE APPARAÎT

Je quitte souvent les salles de cinéma pour des problèmes de rythme et de durée, quand je sens que je ne vais pas pouvoir vivre deux heures durant avec ça. Il y a aussi des rapidités immondes, qui passent pardessus tout. Être gracieux, c'est fondamental et c'est dans le maniement de la durée que la grâce apparaît. Je supporte mal les créateurs qui vous renvoient à votre ennui en prétextant votre manque de concentration, de richesse intérieure, de profondeur. Pour eux, si tu t'emmerdes c'est que tu n'es pas assez ceci ou cela. C'est ce que j'appelle la politique culpabilisatrice vis à vis de l'ennui. Mais l'ennui est aussi parfois un ennui de mauvaise qualité, un signe de pauvreté : il y a des gens qui s'ennuient mal, qui voient un film d'Antonioni et qui s'ennuient parce qu'ils ne sont pas capables de rentrer, de se poser, de savoir donner, de voir qu'ils ont à faire à une très grande force. Et il y a un autre type d'ennui, je pense à Wenders, qui a cessé d'intérioriser un regard extérieur sur lui, qui n'a qu'un regard sur

l'extérieur et qui du coup est un peu autarcique dans sa durée. Et l'autarcie, même géniale, est difficile à vivre pour le spectateur. C'est le problème qu'on peut rencontrer avec quelqu'un qui parle tout seul.

N'ÉCOUTER QUE SA PROPRE DURÉE

S'adresser à un spectateur et n'écouter que soi-même c'est la grande gageure de ce travail. N'écouter que sa propre durée. Le grand cinéaste se reconnaît dans celui qui tout en n'écoutant que lui-même a l'instinct de qui va le lire ou le voir.

Hitchcock est certainement celui qui a le mieux pensé à la fois son regard et le regard du spectateur sur lui, c'est le cinéaste le plus dialectique. Et sa force dans la manipulation de la durée vient de ce double regard. Le spectateur est programmé dans le film, il est inscrit dans le scénario, dans la distribution, c'est comme le mort au bridge.

Claude Arnaud

né en 1955 a été, collaborateur du *Cinématographe* entre 1977 et 1983, critique au *Point* et journaliste à *Vogue*, il a publié de nombreux articles dans *Le Monde*, *L'Avant-scène Cinéma*... Auteur de pièces de théâtre, biographies, romans et scénarios dont *Les histoires d'amour finissent mal, en général* d'Anne Fontaine.